





*Lettres aux jeunes  
féministes*



Phyllis Chesler

# Lettres aux jeunes féministes

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Caroline Nicolas et Camille Nivelles

Les Éditions du  
PORTRAIT

---

---

Retrouvez l'ensemble des parutions des Éditions du Portrait sur :  
**leseditionsduportrait.fr**

Ouvrage publié sous la direction de Rachèle Bevilacqua

Édition originale

*Letters to a young feminist* aux éditions Lawrence Hill Books  
An imprint of Chicago Review Press Inc.

Copyright © 1997 by Phyllis Chesler. All rights reserved

Copyright © 2022 Les Éditions du Portrait pour la traduction française  
ISBN 978-2-37120-037-1

---

*Cet ouvrage est dédié à ma très chère amie, Merle Hoffman.  
Son amour, sa générosité et son talent m'ont soutenue pendant  
les six années qu'a duré une horrible maladie.*



Lettre 1

## *Ton héritage*

**M**e voici, assise à mon bureau, tête penchée, en train de t'écrire une lettre intime. Je sens ta présence, même si je ne connais pas ton nom. Je t'imagine sous les traits d'une jeune femme, peut-être d'un jeune homme, entre dix-huit et trente-cinq ans, mais tu as peut-être dix ans de plus – ou de moins. Peut-être n'existes-tu pas encore.

Il est possible que j'essaie de m'adresser à la jeune femme que j'ai été. Au cours de ma construction en tant qu'adulte – un processus encore loin d'être terminé –, personne n'a jamais pris le temps de me dire gentiment la vérité. Quand j'avais ton âge, j'ignorais ce que j'avais besoin de savoir pour comprendre ma vie – la vie en générale. Peut-être qu'en t'écrivant, j'espère rectifier cela, me racheter.

Par le passé, Nicolas Machiavel a écrit une lettre comme la mienne à un prince, Sun Tzu à un roi, Virginia Woolf à un gentleman, Rainer Maria Rilke à un admirateur. Cette lettre est pour toi. Tu es pauvre ou riche ; tu es de n'importe quelle couleur, ou de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel humain ; tu es le fruit de la pluralité des circonstances et des tempéraments. Tu es mon héritier. Cette lettre est le legs que je te fais. Si tu ne te l'appropries pas, ce legs pourrait bien dormir encore cent ans. Ou plus.

J'imagine que tu es une personne qui veut savoir pourquoi le mal existe. Les gens agissent mal parce que nous, les bons, ne les en empêchons pas. Pour citer Edmund Burke : « Tout ce qu'il faut aux forces du mal pour l'emporter dans ce monde, c'est assez d'hommes de bien qui ne fassent rien. » Ah, Burke, le mal triomphe aussi lorsque les *femmes* de bien ne font rien.

Les hommes ne sont pas seuls responsables du patriarcat ; les femmes sont leurs collaboratrices enthousiastes, et même ferventes.

Peut-être crois-tu possible de « tout avoir » : une brillante carrière, un couple où règne et régnera l'amour jusqu'à la fin de tes jours, des enfants en bonne santé / pas d'enfants, assez d'argent, et le bonheur en prime. Si tu me ressembles un tant soit peu, tu crois probablement que les choses horribles qui ont pu arriver aux femmes par le passé, ou qui arrivent encore aujourd'hui à « d'autres » femmes, ne peuvent pas t'arriver.

Mon chou, je ne veux pas t'apeurer mais je ne souhaite pas non plus te faire perdre ton temps, aussi je ne peux pas feindre que, simplement parce que toi ou moi le *voulons*, les hommes et les femmes sont égaux.

Même quand homme et femme font exactement la même chose, rien n'a le même sens. Le père qui change une couche est souvent vu comme un héros ; ce n'est pas le cas de la mère qui, après tout, ne fait que ce qu'on attend d'elle. L'inverse n'est pas vrai. La femme qui réussit dans un monde masculin – bien qu'on n'attende pas cela d'elle – est rarement traitée comme une héroïne victorieuse. Plus souvent, elle est vue comme une garce arriviste. Peut-être est-elle effectivement arriviste – mais pas davantage que ses collègues masculins. Certaines femmes tentent de prouver leur valeur en adoptant une attitude plus dure et misogyne encore que ces derniers. D'autres se sentent obligées de se comporter de façon « féminine » ou « maternelle » pour apaiser ceux qui autrement les puniraient pour oser sortir à ce point du rang.

Ainsi, à la différence de ses homologues masculins, la haute magistrate se sert elle-même son café, et l'agente de police ne met peut-être pas à profit ce qu'elle a appris dans l'exercice de ses fonctions pour empêcher son mari de la battre ; les connaissances acquises dans le cadre de son travail ne peuvent pas effacer ce qu'on lui a appris, toute sa vie, sur le fait d'être une femme. On attend encore de l'employée – et non de son homologue masculin – qu'elle achète les cadeaux, prenne les

manteaux, fasse les gâteaux pour une fête au bureau, garde l'enfant de son employeur. On est loin du viol en réunion, mais cela reste du sexisme.

Certes, le monde est différent maintenant<sup>1</sup> de ce qu'il était quand j'avais ton âge. En seulement trente ans, un féminisme visionnaire a réussi à sérieusement éveiller, si ce n'est transformer, la conscience mondiale. Certains astronautes, officiers militaires, ministres, premiers ministres et sénateurs sont des femmes ; il y a aussi des programmes d'études féministes et on ne peut ouvrir un journal sans y trouver un article sur tel ou tel homme jugé pour viol ou harcèlement sexuel. Mais la vérité est que les femmes sont encore loin d'être libres. Leur liberté n'est même pas encore à portée de main.

Les passions intégristes menacent d'anéantir ce que les féministes ont accompli. Trois exemples viennent immédiatement à l'esprit.

Le droit à l'avortement reste en butte à des attaques de plus en plus violentes.

Même si nous comprenons maintenant que le viol est un phénomène endémique et qu'il laisse des séquelles durables, nous sommes, pour l'instant, incapables d'y mettre un terme. Aujourd'hui, en Algérie, au Bangladesh, en Bosnie, au Guatemala, à Haïti, au Rwanda, le viol est devenu une arme à part entière, systématique – et non plus simplement un corollaire de la guerre. En cette époque de nettoyage ethnique, le viol est une forme de génocide sexuel.

Nous restons séparés et inégaux – une ségrégation à la fois raciale et sexuelle. Dans les années 1950 et 1960, de courageux jeunes afro-américains ont dû faire face à des visages adultes tordus de rage, des insultes, des dos tournés et des cœurs remplis de haine lorsqu'ils ont intégré des écoles jusqu'alors entièrement blanches. Aujourd'hui, de courageuses jeunes femmes sont

---

<sup>1</sup> En 1997, date à laquelle a été écrit ce livre.

confrontées à une fureur et un danger similaires parce qu'elles essaient d'intégrer des écoles militaires traditionnellement réservées aux hommes, telle la Citadelle en Caroline du Sud.

En 1995, l'héroïque Shannon Faulkner, âgée de dix-neuf ans, fut la toute première femme à s'inscrire dans cette institution autrefois masculine et affronta seule la haine ; elle abandonna (comme de nombreux jeunes hommes) quelques semaines plus tard. En septembre 1996, quatre femmes furent admises. En décembre, deux d'entre elles, Kim Messer et Jeanie Mentavlos, ainsi que soixante-quinze hommes, étaient partis. Si tous les élèves-officiers de première année étaient victimes de bizutage rituel sadique et de harcèlement, les femmes firent l'objet d'une attention particulière et endurèrent, par-dessus le marché, chansons vulgaires sur la masturbation, images obscènes, intimidation physique à caractère sexuel et menaces de mort. L'une d'elles faillit être brûlée vive. Comme Shannon Faulkner, elles furent chassées par la haine.

Les victoires juridiques les plus extraordinaires ne sont que des bouts de papier tant que des êtres humains ne les ont pas testées sur le terrain. À l'heure où je t'écris, vingt-quatre jeunes femmes ont été acceptées comme élèves-officiers à la Citadelle. Comme leurs prédécesseurs afro-américains, les femmes ne se laisseront pas décourager – mais elles paieront le prix fort.

Comme féministes, nous avons appris qu'on ne peut pas accomplir ce genre de chose sans les autres ; uniquement ensemble.

Je veux que tu saches quelles sont nos victoires féministes, et pourquoi tu ne dois pas les considérer comme acquises. (Même si c'est ton droit – nous nous sommes battues pour cela aussi.) Je veux également que tu saches ce qu'il reste à faire. Je veux que tu voies ta place dans l'ordre historique des événements, pour pouvoir choisir si et comment tu défendras ta position dans l'Histoire.

Écoute-moi bien : nous sommes peut-être en 1998 mais, de mon point de vue, nous vivons encore dans les années 1950. La poétesse Sylvia Plath (Dieu/Déesse ait son âme) s'apprête à nouveau à mettre la tête dans le four. Ce que je veux dire, c'est que nous sommes encore loin du compte. Nous vivons toujours dans les années 1930 et cette grande écrivaine, Virginia Woolf, s'avance lentement dans le fleuve, sur le point de se noyer. Non, nous vivons encore en 1913. La sculptrice Camille Claudel, qui aidait son amant, Auguste Rodin, sur certaines de ses œuvres, est – à l'instant même – ligotée et en route pour l'asile. Elle y fut emprisonnée par sa propre mère et son propre frère (Paul, le poète). Sa famille la condamna à y croupir pendant trente ans. Elle mourut en captivité, en 1943.

J'ai souvent envie d'effacer discrètement l'auguste nom de Rodin pour le remplacer par celui de Camille Claudel dans divers musées à travers le monde – mais il faut dire que je suis aussi celle qui veut décapiter la statue du Persée qui se dresse, triomphant, en haut des marches du Metropolitan Museum de New York, tenant à bout de bras la tête coupée de Méduse. L'honneur de celle-ci le demande, ses boucles serpentes m'y incitent.

Il y a un digne précédent à pareil acte. Savais-tu qu'en 1914, alors que les suffragettes britanniques étaient emprisonnées, battues et alimentées de force (elles faisaient des grèves de la faim) parce qu'elles réclamaient le vote, l'une d'elles, Polly Richardson, entra dans un musée londonien et asséna un coup de hache à la *Vénus au miroir* de Diego Vélasquez ? La société hurla au scandale. La femme parfaite de Vélasquez est nue, allongée, et également vaniteuse ; nous l'observons en train de se contempler (et de nous observer, nous) dans un miroir. Peut-être était-ce la façon qu'avait trouvée Richardson de dire : Messieurs, ce tableau se moque des vraies femmes qui sont, en réalité, impuissantes. Qu'est-ce que cela fait de voir quelque chose d'important pour vous ainsi mutilé et détruit ?

Certains disent que le génie de Plath, Woolf et Claudel était lié à la folie et qu'elles auraient terminé aussi tristement eussent-elles été chacune élevée dans une famille et une culture où la femme est appréciée.

Comment ces cyniques peuvent-ils en être aussi sûrs ?

Bien que plus d'une femme saine d'esprit ait, par le passé, été enfermée dans un asile de fous, je ne dis pas que la folie elle-même est un mythe. Elle existe. Aucune idéologie, aucun ami ne peuvent sauver une femme de la folie. Cependant, l'accumulation d'humiliations et d'affronts quotidiens que la plupart doivent apprendre à supporter, à ignorer, a le chic pour faire émerger plus de démons qu'à l'ordinaire.

Je pense aux exigences de perfection auxquelles la plupart des filles et des femmes sont systématiquement soumises, conjuguées à l'absence de récompenses – en fait, aux graves *séVICES* que la plupart doivent endurer pour survivre. Je ne fais plus seulement référence aux femmes de génie blanches et éduquées dont tu as peut-être le plus entendu parler, mais à toutes les femmes, de toutes les couleurs, dans tous les secteurs d'activité. Tant d'entre elles sont défavorisées, punies, forcées de suivre une ligne de conduite bien plus restrictive que n'y sont tenus la plupart des hommes. Notre génie ne nous sauve pas, et notre docilité non plus.

Femmes obéissantes, femmes rebelles, « folles de génie » aussi, la plupart d'entre nous sont systématiquement opprimées et « éliminées », rendues invisibles, forcées de s'enterrer pendant des siècles entiers. Au cours de nos propres vies, même, nous nous perdons de vue les unes les autres.

Or, si nous ne pouvons pas nous voir les unes les autres, nous ne pouvons pas nous voir nous-mêmes.

Tu dois monter sur nos épaules de féministes pour aller plus loin que nous.

L'enfermement altère le caractère. Pendant des siècles, les femmes ont été englouties et condamnées à une si forte obscurité que, semblables à des prisonnières, nous en sommes venues à

craindre instinctivement la lumière ; elle est aveuglante, contre nature. Nous craignons de nous redresser, et quand nous nous y risquons, nous faisons de petits pas prudents, nous trébuchons et nous cherchons la protection de ceux qui nous ont emprisonnées.

Redresse-toi aussi tôt que tu le peux dans ta vie. Prends autant de place dans l'univers (masculin) qu'il t'en faut. Assieds-toi les genoux écartés, et non serrés. Grimpe aux arbres. Escalade des montagnes. Fais des sports collectifs. Habille-toi confortablement. Habille-toi comme tu le souhaites.

Comment stoppe-t-on l'injustice ?

On commence par dire la vérité au pouvoir. L'enfant qui a dit à l'empereur qu'il était nu est des nôtres.

On commence en osant garder le lien avec ceux et celles que les préjugés réduisent au silence, dépouillent de leur humanité.

On commence, bien sûr, en contre-attaquant.

Et les mots ne suffisent pas pour ça. Tu dois agir. N'hésite pas au motif que tes actions ne sont pas parfaites, ni irréprochables. C'est par l'action que tu mets tes principes en pratique. Pas seulement en agissant publiquement, ou en t'élevant contre les plus puissants que toi, mais aussi dans le cadre privé, face à ceux moins favorisés que toi. Il faut agir non seulement à bonne distance de ceux que tu vises, mais aussi auprès de ceux avec qui tu vis et travailles.

Si tu es sur la bonne voie, tu peux t'attendre à des critiques assez virulentes. Fie-toi à elles. Savoure-les. Elles donnent la mesure la plus fiable de ton succès.

Pour celles qui endurent de petites humiliations – au quotidien – le préjudice le plus durable et le plus douloureux tient au fait qu'on s'habitue à un tel traitement, en grande partie parce que d'autres insistent pour qu'on le fasse. Après tout, elles s'y sont bien habituées, elles. Qu'as-tu d'exceptionnel ? « Ton patron t'a demandé de faire le café à la réunion, et pas à tes collègues masculins ? La belle affaire ! Au moins, tu as un travail. » « Ton mari n'arrête pas d'oublier sa promesse de t'aider aux tâches ménagères ? Et alors ? Au moins tu as un mari. »

Toujours sous-entendu, mais jamais explicitement formulé : « Ça pourrait être pire. » Mais ça pourrait aussi être mieux. Cela n'arrivera pas, cependant, si tu n'agis pas en héroïne.

Dire à la survivante d'un viol qu'elle « exagère son traumatisme pour se faire remarquer » n'est d'aucune utilité. Pas plus que lui demander : « Pourquoi es-tu donc sortie avec ce mec ? »

Ce type de commentaires, en faisant honte à une femme, la réduisent au silence et à l'inaction. Ils laissent entendre qu'il n'y a rien qu'elle puisse faire ou dire qui changera quoi que ce soit, alors autant qu'elle renonce et accepte les choses telles qu'elles sont. Ces commentaires l'empêchent de prendre d'assaut les portes du pouvoir. En un sens, ce genre d'attitude relève de l'effet de témoin. Les survivantes de sérieuses atrocités se disent hantées par le souvenir de ceux qui ont entendu leurs cris mais tourné le dos, fermé leur porte, conservé une soigneuse neutralité, refusé de prendre position sauf lorsqu'ils y trouvaient un intérêt.

On ne peut pas se contenter d'observer sans devenir complice. Moralement, il faut « choisir son camp ». Mais, lorsqu'on prend le parti de toute personne qui a souffert d'une grave injustice, qu'on l'écoute, qu'on croit ce qu'elle dit, qu'on essaie de l'aider, cet acte discret d'humanité et de courage est vu comme une trahison.

Commets-en autant que possible.

Des cœurs, de femmes et d'hommes, sont à jamais brisés quand les gens renoncent au rêve d'une humanité partagée et éthique (nous sommes tous liés, ce qui arrive à l'un arrive à tous) et restent inactifs.

Je crois que de telles prises de position sont possibles lorsqu'une vision plus globale nous inspire, lorsqu'un grand rêve nous guide. Autrement, non.

Les femmes n'ont pas besoin d'un lieu à elles<sup>2</sup>. Mais nous, les féministes, hommes comme femmes, avons besoin d'un vaste continent à nous. Nous n'accepterons rien de moins.

---

<sup>2</sup> Référence au livre de Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, dans la traduction de Marie Darrieussecq (Gallimard, coll. Folio, 2020).